

Chapitre 1

Je me réveillai en sursaut. Encore ce satané rêve. Toujours ce même décors et cette même fin tragique. Cela va maintenant faire six jours qu'il se répète.

Il y a deux jours de cela, mes parents, qui s'étaient inquiétés pour ce cas, m'avaient emmenée voir un docteur pour lui parler de ce qu'ils appelaient plus communément « une bête noire ». Je lui expliquai alors que je faisais le même cauchemar depuis quatre jours. Je lui décrivis la pièce sombre dans laquelle j'étais enfermé. Le décor de mon cauchemar se présentait sous la forme d'une salle étroite, à demi-éclairé par un petit luminaire accroché au plafond, n'ayant pour seule meuble, une simple chaise tenu par ses pieds arrière et maintenu par un mur. Je me mis à lui retracer mes diverses sensations que je ressentais à travers ce songe. Tout d'abord, des petites secousses faisaient trembler la salle toute entière ; la chaise, devenant de plus en plus instable, se retrouva au sol faisant apparaître un énorme vide ; mon corps la suivit dans l'abîme et m'entraîna ainsi dans les ténèbres de mon rêve. Cependant, le médecin, qui ne m'avait pas pris aux sérieux, exigea que nous lui payons le temps que nous lui avions fait perdre. Mes parents, furieux, s'en allèrent avec moi sans rien dire, ni même régler la note. Il faut dire que le docteur l'avait bien cherché, cela faisait deux heures que nous attendions dans la salle d'attente.

Songeant à cette entourloupe, mes yeux commencèrent à se refermer automatiquement, mais l'idée de revivre ce cauchemar me permit de rester éveillé. Étant encore un peu somnolant, je perçus tout de même un petit brin de lumière qui traversait ma chambre, la rendant ainsi un peu plus visible à l'œil nu. Je ramenai mes mains vers mes yeux pour les frotter et les empêchaient de m'emmener de nouveaux dans le monde des songes. Des klaxons de voitures et des discussions brèves et bruyantes de passants parvinrent à mes oreilles : il y avait le marché. Il m'est arrivé d'y aller pour m'acheter des bijoux mais désormais ce n'est plus possible. En effet, les policiers ont décidé de retirer les stands présentant des objets précieux pour « concurrence à autrui » : des bijouteries étaient installées dans la ville. Du coup, je garde précieusement mon dernier bijou, vendu par un marchant, comme l'un de mes plus précieux trésors. Ce n'était rien d'extraordinaire non plus : juste une bague en or dans lequel était incrusté un petit animal mi- ailé et mi- humain. Depuis l'achat, je le porte sur mon annulaire gauche histoire de ne pas avoir de problème avec les filles.

J'étirai mes bras en dehors de mon lit et tâtais, dans la pénombre, le lino de ma chambre à la recherche de ma montre, que j'avais l'habitude de poser au sol. Une fois attrapé, je la ramenai à mes yeux mi- endormi et appuyai sur l'un de ces boutons pour activer sa lumière. Mes yeux n'indiquaient rien de précis mais j'estimais avoir vu l'heure : huit heures trente. Le temps que cette donnée arrive à mon cerveau, cinq minutes s'écoulèrent avant que ma conscience me dise « faudrait peut-être que tu te lèves »

Tapotant toujours dans la pénombre, je me mis cette fois-ci, à la recherche de l'interrupteur de ma lampe. Ma main glissa donc du sol vers le meuble où elle était poser. Je restai un moment sans rien sentir au bout de mes doigts jusqu'au moment où je reconnu son fil conducteur. Suivant le trajet qu'elle faisait, je réussis à trouver l'interrupteur. En l'activant, la lumière dégagée par ma lampe de chevet, illumina ma chambre. Mes yeux clignotèrent comme des voyants de voitures au contacts de cette luminosité. J'ai dû attendre une bonne dizaine de secondes pour m'y habituer.

Lorsque je rouvris mes yeux, je vis mon chat s'étirer sur mon lit : « Depuis combien de temps avait-il dormi ? ». Je le suivais du regard. Il marcha agilement jusqu'à ma porte, se retourna et se mit à miauler. Tout en continuant de le regarder, je sortis de mes draps et m'assis en tailleur sur le bord de mon lit. Ne pouvant ouvrir la porte, il se colla à ma jambe en espérant que je lui caresse son petit corps tout poilu. Bien que, dès le matin, je n'avais pas pour habitude de le cajoler, je glissais ma

main tout le long de son pelage noir. Ce simple geste activa son ronronnement matinal qui me motiva à me lever.

Au moment où je posai mes pieds sur le sol, je frissonnai. Malgré la fraîcheur du parquet j'avançai un pas vers l'autre en direction de mon armoire. Tout en avançant, j'étirai de nouveau mes membres, comme mon chat le fit précédemment, jusqu'à entendre mes os se craqueler. Arrivé à mon armoire situé de l'autre côté de mon lit, je récupérai une paire de chaussette que je m'empressais d'enfiler. Je fis demi-tour pour rejoindre ma lampe de chevet puis l'éteignit. La chambre étant de nouveau dans le noir, je me remémorai l'état des lieux dans ma tête. J'esquivai ainsi mon lit, tapotant le mur en guise de guide, atteignis la porte de ma chambre et l'ouvris.

La lumière du jour fit son apparition dans ma chambre dévoilant ainsi les affaires que j'avais évité durant mon parcours à l'aveuglette. Un bruit sourd venant du couloir arriva à mes oreilles: sans doute la télévision. Je commençais à mettre un pas en dehors de ma chambre quand je me rendis compte que le couloir s'était transformé. Un tapis rouge était dressé tout du long, des guirlandes longeaient les murs et des boules disco étaient suspendues au plafond. " C'est quoi ce délire ? " M'étonnais-je. On aurait dit le défilé de Cannes sans les marches, les célébrités et les paparazzis qui les accompagnent. Je me suis mis à penser que ce jour était différent des autres, mais : " quel jour sommes-nous ? "

J'avançai sur le tapis rouge, me dirigeant vers la salle à manger, situé au fond du couloir à gauche. Je passais à côté de la chambre de mon frère quand j'entendis la porte de la salle de bain s'ouvrir. Situé à mi-chemin du couloir, je la regardai s'entrouvrir doucement. M'attendant à voir sortir ma mère avec plein de lotions de parfumeries et de maquillages sur son visage, je m'approchai doucement pour ne pas la surprendre. Mais, à mon grand étonnement, mon chat sortie de la pièce. Il se tourna vers moi et me regarda avec ses yeux vert émeraude. " Qu'avait-il bien pu faire dans la salle de bain ... prendre une douche ? ! ". Je fis une escale dans la salle de bain mais rien ne s'était passé. Il avait sans doute fait une petite promenade pour marquer son territoire de la journée.

Je continuai mon chemin jusqu'à atteindre le hall d'entrée. Une anomalie attira mon attention, il n'y avait plus mes chaussures de sport posées la veille. Habituellement mes parents laissaient les chaussures près du porte-manteau du hall d'entrée, mais là, il n'y avait rien. Pas même ma veste en cuir ni même les escarpins de ma mère : cette journée semblait être inhabituelle. J'aperçus mon frère et mon père assis sur les fauteuils de la salle à manger.

La pièce était éclairée par la lumière du jour. Elle est composée de deux fauteuils, d'un canapé, d'une table ronde accompagnée par quatre chaises et d'une télévision. Celle-ci diffusait le journal télévisé des jeux vidéo, pas étonnant connaissant mon frère et mon père.

Mon frère, qui me vit, derrière la porte vitrée s'écria :

- Ha ben quand même ! Tu te lèves enfin !
- Ouais c'est cool ! Hurla mon père, on peut enfin manger !

Je fus étonné de voir qu'ils m'aient attendu pour le petit déjeuner. Habituellement je mange toujours seul le matin avec mon chat posé sur mes genoux, mais après tout ce n'était pas si mal.

J'ouvris la porte et m'avança vers eux pour leur faire la bise. C'était notre rituel de la matinée, cela nous permettait de nous accueillir dans la joie et le respect. Mon minou arriva dans la salle et se plaça sur la table.

- Chiba descend de là, tu veux.

Il me fixa puis compris qu'il n'était pas à sa place. Il sauta au sol et se blottit sur un pouf.

- Allez, viens t'asseoir ! Suggéra mon père en me désignant le canapé.

- Attends deux secondes, rétorquais-je, je vais chercher à manger dans la cuisine.
- NON ! Hurlèrent mon père et mon frère à l'unisson.

Ils se levèrent aussitôt, m'empoignèrent les bras et les jambes, et me lancèrent en direction du canapé. Je m'affalai comme une masse sur ce dernier. Je constatai que mon frère avait un peu plus de muscle, comparé à la dernière fois où on s'est battu ensemble contre des voyous, qui en voulait à mon vélo tout neuf.

- Mais qu'est-ce qui se passe à la fin ! M'écriai-je, Un tapis rouge, des guirlandes et des boules disco dans le couloir ; plus de veste ni de chaussures dans le hall ; vous m'attendez pour manger et maintenant on m'interdit d'aller dans la cuisine ! J'espère que vous avez une bonne explication pour ce comportement bizarre.

- Attends un instant et tu comprendras » répondis mon frère d'un ton plein de malice.

J'entendis un grand chahut dans la cuisine qui, jusqu'alors, était silencieuse. Je sortis du canapé et contournai la table ronde. Mon frère voulut me retenir mais mon père l'en empêcha : Quelque chose se tramait derrière mon dos. Je parvins près de la porte de la cuisine et voulus l'ouvrir, mais celle-ci s'ouvrit en grand avant même que je puisse tendre mon bras. Le chahut s'amplifia et je me retrouvai en l'air, soutenu par des mains qui m'emmenèrent une nouvelle fois sur le canapé : "GAME OVER ! Retour à la case départ.". Je regardai mes porteurs et fût étonné de voir mes amis du collège.

- Mais c'est quoi ce bordel ! M'époumonai-je.

- Joyeux anniversaire ! S'exclamèrent-ils tous en choeur

- Ah ... C'est mon anniv' !

- Bien vu Einstein !

- Arrêtes ! Einstein connaissait sa date d'anniversaire, lui, au moins !

Un fou rire général se répandit parmi la famille et les invités.

- Bon on le mange ce gâteau ! " vociféra ensuite mon père.

À ce moment-là, ma mère apparut par la porte de la cuisine avec une énorme Forêt noire surmontée de bougies, sur laquelle on pouvait lire, écrit en chocolat blanc "26/01 16 ans".

- Tu deviens vieux mec et l'Alzheimer t'a déjà touché ! S'écria un ami.

- Merci de te soucier de ma santé, Rétorquai-je, je suis sûr que je ne suis pas loin de la retraite ! " Un rire partagé éclata dans la maison.

Je songeais à un vœu avant de soufflai mes bougies, chacun mangea une part du gâteau, puis on se dirigea dans ma chambre, l'ordinateur en main, pour surfer sur le Net. Pendant que mes amis se disputaient une partie de " Mario Kart " je pris une douche et m'habillai convenablement. Une fois sortis, je rejoignais l'attroupement qui s'était formé dans ma chambre. On échangea nos musiques, nos films, nos jeux et on passait le temps ainsi, rivés sur nos écrans.

C'est sans doute le seul moment où je pouvais me divertir sur mon ordinateur. Mes parents n'étaient pas d'avis que je puisse aller comme bon me semble sur mon ordinateur portable. C'est pour cette raison qu'ils m'avaient mis un mot de passe pour accéder à ma session, m'incitant à lire des livres dont les histoires étaient semblables aux contes de fée : Monsieur Machin veut s'élever dans la société et trouve Madame Bidule fort jolie. Malheureusement, Madame Bidule était destinée à Monsieur Truc, plus convenable pour cette gente Dame. Machin insiste, Bidule lui dit 'oui' et Monsieur Truc se retrouve avec Madame Objet, plus convenable pour assouvir ses désirs.

Néanmoins ces aventures m'auront apprises que l'amour n'a rien avoir avec le destin. Heureusement grâce à l'un de mes amis, je réussis aujourd'hui à enlever le mot de passe de mon ordinateur..

Lors du déjeuner, nous mangeâmes bonbons, biscuits et tout plein de confiseries sans doute achetés la veille au magasin.

L'après-midi s'acheva plus rapidement que je l'avais espéré mais après tout on s'amusait bien. Un ami avait ramené un film d'horreur, pour voir qui craquerait le premier mais on était plutôt tordus de rire en voyant le "non réalisme" de ces scènes. Néanmoins, à un moment, mon chat entra dans la pièce et sauta sur l'un des invités lui causant une frayeur pas possible. Le film se termina sur cette scène amusante. Je rouvris les stores et allumai la lumière de ma chambre : il se faisait tard.

- Bon les gens, proposai-je, faudrait peut-être que j'aille ouvrir mes cadeaux...

- OK on te suit.

Nous retraversâmes le tapis rouge et arrivâmes dans la salle à manger.

La table était parsemée de cadeaux allant d'un sachet à une enveloppe. Je les ouvris un à un, découvrant des nouveaux jeux vidéo, des manga, des disques de musique, des cartes cadeaux, des billets et des chèques.

- Je suis vieux et milliardaire, si c'est pas la belle vie ça ! M'exclamais-je.

- C'est sûr qu'avec quatre cents euros, tu pourras t'acheter une canne et un fauteuil roulant, répliqua un de mes amis "

Je grommelai mais je ne pus m'empêcher de m'esclaffer de rire.

Il était maintenant dix-neuf heures et mes amis étaient tous partis les uns après les autres. Mon frère, qui était allé se faire un cinéma avec ses amis entre temps, rentra quelques minutes plus tard.

- Alors ce cinéma ? C'était bien ? Lui demandais-je.

- Ça aurait pu être pire.

Connaissant mon frère je compris qu'il s'était ennuyé pendant toute la séance. Je le regardai s'en aller dans sa chambre : il avait sans doute déjà mangé.

Quant à moi, je me servis dans le frigo de la cuisine et regardai l'émission du soir : une enquête policière sur des meurtres mythologiques. Mon dessert terminé, je me dirigeai dans ma chambre. Il n'y avait plus le tapis rouge et les autres décorations dans le couloir, à croire que mes amis étaient partis avec.

Arrivé à ma chambre, je me mis en short, rangeai mes affaires dans un bac, m'allongeai dans mon lit et éteignis la lumière." Voilà la fête est fini, demain école : c'est rageant! " Me dis-je. Je fermai mes yeux, songeant encore à la journée qui venait de se dérouler.

Un petit bruit m'extirpa de ma torpeur. C'était un petit cliquetis qui sonnait toutes les secondes environ. Je pensais à une aiguille de montre, mais non, nous n'avons aucune montre ou horloge qui fonctionne avec une aiguille. J'essayai de distinguer sa provenance : ça venait du mur situé à droite de mon lit. Je collai mon oreille contre celui-ci pour mieux percevoir ce bruit sourd.

Clic clic clic

Il s'accéléra progressivement ...

Clic clic clic clic clic

" Qu'est ce que cela peut signifier. Ne me dites pas qu'il y a une ... " Je compris enfin. Je bondis de mon lit, ouvris en grand la porte de ma chambre et criai :

- Mum's, Pap's, Bro' réveillez-vous il y a une ...

BOOM

Je ne pus terminer ma phrase au moment de l'explosion. Je vis le sol se fissurer sous mes pieds tombant dans un vide total. J'atterrisais sur des décombres planant dans le vide, je regardai en l'air : le plafond s'écroula sur moi. L'immeuble tout entier s'effondrait. Un gros bloc de ciment m'envoya dans l'inconscience. Mon cauchemar venait de prendre vie.

« Un événement surprenant vient de nous parvenir à l'instant. Il semblerait qu'un immeuble de la ville de Palavan vient de connaître un triste sort. Comme vous pouvez le voir avec ces images, le centre de l'immeuble s'est effondré de toute sa grandeur et nos experts affirment que plus de cinq-cent personnes résidaient en ce lieu, dont cent-cinquante enfants. D'après de nombreux témoins, cet immeuble avait commencé sa chute suite à l'effondrement des derniers étages, dégringolant les étages inférieurs par la suite. Le maire de la ville, Monsieur Soran, promet à ses habitants, je cite : « de tout mettre en œuvre pour élucider cette acte terroriste ». Un acte qui, par ailleurs, n'avait jamais touché cette ville paisible ainsi que ces environs. La population, surprise de voir un tel acte de cruauté, se rassemble en ce moment même devant les décombres du bâtiment. Les ambulances et les pompiers sont déjà sur place pour retrouver des rescapés de cette catastrophe et plusieurs hypothèses portent à croire que cet immeuble, vieux d'une trentaine d'année, s'est effondré à cause d'un support mal agencé. D'après des sources sûres une dizaine de personnes sont en ce moment même dans les ambulances. Nous vous informerons, sur notre site internet, des différents noms des victimes ayant habité dans cet immeuble et, s'il y en a, le nombre de rescapé. C'est la fin de ce journal, merci de l'avoir suivi. Tout de suite ... »

Clarisse venait d'éteindre la télévision et posa soigneusement la télécommande sur la table basse. Elle en restait bouche bée. Un immeuble de douze étages venait de s'écrouler dans sa ville, en pleine soirée, alors qu'elle venait tout juste d'arriver chez elle. Pour une fois qu'elle sortait du travail plus tôt qu'à l'ordinaire, une affaire incroyable même primordiale venait d'être diffuser à l'antenne. Elle reprit ses esprits et attrapa son calepin et un de ses nombreux crayons posés sur la table. « Encore une affaire pour moi » se réjouissait-elle.

Laissant ses journaux sur la table basse, elle sortit de son canapé, se précipita dans le hall d'entrée, enfila sa tenue de flic, récupéra ses clefs à la voler et quitta son pavillon. Elle courut à plein poumon dans une longue allée entourée d'arbre à pin, ses longs cheveux bruns filaient dans le vent hivernal. L'air était glacial mais aucune trace de neige n'avait encore pointé son nez. Elle aperçut au loin quelques collègues qui sortaient de chez eux et la suivait en file indienne. Elle s'en doutait, tous les flics de son quartier regardaient les journaux télévisé pour voir si quelques choses de croustillants se passaient en ville. Elle reconnut René qui portait comme à son habitude des lunettes de soleil. Ils s'étaient rencontrés dès le premier jour au commissariat. Ils avaient poussé la porte d'entrée en même temps à tel point que leur main se sont touché sur la poignée de la porte. Gêné l'un comme l'autre, ils s'étaient mis à rire et commencèrent à partager leurs loisirs. René était un fan James Bond d'où ses lunettes de star qu'il m'était sans cesse lors de ses journées de travail et de ses soirées entre amis. Clarisse quand a elle préférait faire les boutiques avec ses amies. Cependant deux choses les rapprochaient : policiers et célibataires. Depuis ce moment-là, les deux policiers ne se lâchaient jamais, tellement que leurs collègues les surnommèrent "le couple inséparable". Clarisse ricana encore de ces moments passés avec son collègue qui n'arrêtait pas de rougir lorsqu'elle lui faisait la bise. Tout en rêvant, elle bifurqua sur sa gauche, manqua de se prendre un cycliste, traversa un passage piéton et parvint à destination.

Ses collègues arrivèrent près d'elle les uns après les autres :

« - Quel horreur ! », s'cria René, qui pour la première fois, avait retiré ses lunettes de soleil et montrait ses yeux mi-bruns mi-vert.

L'équipe de flics qui s'agrandissait au fil des arrivées regarda les décombres de l'immeuble en question. Pour une raison inexplicable seul, l'appartement du vingt-neuf rue de l'Iraïne fut touché de plein fouet, laissant le vingt-huitième et le trentième appartement démunis de leur voisin. La logique aurait été que toutes ses habitations voisines se dégringolent en même temps : le vingt-neuvième étant au centre de ces habitations. On pouvait donc distinguer quelques salles volantes du vingt-huitième et trentième arrondissements arrachées par la chute brutale de leur conjoint.

Les policiers se dirigèrent vers l'immeuble en ruine en évitant la populace qui venait de se répandre. Des briques, des journaux, des meubles et toutes autres bricoles recouvraient le sol sur une épaisseur de 10 mètres environs. L'air, mélangé avec les décombres et le froid, avait un petit goût de poussière atrocement acres. Pour des raisons de sécurités évidentes, des banderoles jaunes, sur lesquelles étaient écrit « défense d'entrée », entourées le lieu de l'accident. Les policiers, s'équipèrent de leur lampe torche et mirent un masque sur leur visage, pour se protéger des risques d'infections respiratoires. En effet, en plus de l'odeur, des particules volatiles s'échappaient des ruines pouvant causées une toux irréversible.

Les pompiers, qui étaient déjà sur place avant l'apparition de la première ambulance, recherchèrent les corps des victimes de l'immeuble à l'aide du flair de leur chien. Les chiens en question étaient des bergers allemands réputés pour leur flair infaillible. Grâce à eux, la majorité des corps qui étaient enfouis sous plusieurs tonnes de briques ont pu être découvert.

Clarisse alla auprès de l'équipe des pompiers et demanda au chef :

« - Combien de corps avez-vous retrouvé ?

- Avec celui de mon collègue Fabrice, ça va nous en faire vingt-trois ma petite dame, répondit le chef.

- Y avait-il des survivants parmi eux ?, continua Clarisse sans faire attention au diminutif qu'avait employé le chef à son égard.

- Vous rigolez ! La plupart d'entre eux avaient des amas de briques dans leur corps. Si on trouve une personne vivante là-dessous, c'est qu'il a vraiment eux de la chance, dit-il d'un ton ironique, tenez, regardez celui de Fabrice. »

Fabrice s'approcha d'eux avec un brancard où reposer un macchabée. Celui-ci avait des cicatrices sur tous ses membres. Clarisse était épouvanté de voir un corps avec tant de blessures. Elle regarda le visage de la victime puis se retourna de sitôt.

« - Vous n'avez pas l'habitude de voir ça, hein ? », ricana Fabrice

La tête était défigurée par des bouts de verre. L'un des bouts traversait l'arrière du crâne et ressortait par le nez et l'œil droit laissant voir l'intérieur de l'œil. On aurait dit un visage de film d'horreur, mais dans la vrai vie. Clarisse se visualisait la scène atroce que ce jeune homme avait vécue.

« - Non, répondit Clarisse épouvantée, les seules enquêtes que j'ai faite reposent sur des trafics de drogue, des morveux qui sabotaient des voitures ou des vols en tous genres. Je n'ai jamais eu affaire à ce genre d'incident.

- Ce n'est pas souvent que les immeubles décident de s'écrouler non plus », rétorqua le chef avec un petit sourire au coins.

Il rangea le brancard dans un camion d'ambulance, referma les portes arrière et tapa sur le véhicule pour faire signe au chauffeur qu'il pouvait y aller. Le conducteur enclencha le moteur et s'en alla à vive allure.

« - Chef ! s'écria un pompier qui courrait dans leur direction, On vient de ratisser les moindres recoins, il n'y a plus âmes qui vivent sous ses ruines.

- OK, dis aux autres qu'on s'en va, objecta le chef

- Mais il y a d'autres gens enfouis sous ses ruines !, interrompit Clarisse interloquée.

- Ce n'est pas une ruine, mademoiselle, c'est un cimetière. » lui rétorqua le chef.

Elle n'eut pas le temps de s'informer d'avantage, le chef venait de s'engouffrer dans le camion de pompiers, caressa son chien de patrouille, qui venait de se mettre sur ses jambes, et referma la portière. Elle n'en croyait pas ses yeux : les pompiers venaient de partir avec vingt-trois cadavres sous le bras, d'un immeuble de douze étages, et s'en allait sans le moindre remord et sans aucune politesse. Pour une catastrophe d'une telle ampleur, aucun homme de la sécurité civile ne devait manquer à sa tache ! Les policiers l'avaient bien compris et restèrent sur place pour informer les habitants qui affluaient que tout est sous contrôle. René, qui avait reposé ses lunettes sur le bout de

son nez, contempla l'étendue des dégâts.

Après une bonne petite heure d'enquête Clarisse décida de rentrer chez elle. Raccompagnée par son collègue, ils estimèrent que le bâtiment, bien qu'assez vieux, ne pouvait pas s'être rompu par un matériel défectueux.

« - Si c'est bien ce qu'on pense vu l'odeur, ça ne peut être que la cause d'une bombe. Mais pour quel raison s'attaquer à cette immeuble ? Qui a bien pu placer ces engins meurtriers ? Et comment ? Je veux dire, des bombes ça se remarque non ?, s'interrogea René.

- C'est vrai que c'est étrange. On en saura plus demain. J'ai remarqué des caméras de surveillance dans les environs et d'après le gardien de l'immeuble il y en avait aussi à l'intérieur. Il suffira qu'on regarde les bandes pour voir qui a fait ça.

- Tu es trop crédule Candice ! Tu penses que les malfrats se sont montrés devant les caméras avec des bombes ?! Non ! Non ! Ils sont bien trop malin ! Ils ont dû s'intéresser au lieu d'abord pour ensuite élaboré un plan pour passer inaperçu !

- Ça ne fait rien de regarder quand même » répondit Candice en étant d'accord avec René.

Il était vingt-trois heures quarante-sept lorsqu'elle quitta son acolyte. Elle continua son chemin jusqu'à chez elle en retraversant l'allée d'arbre à pin. Arrivée chez elle, elle prit une douche, s'enroula dans une serviette et se dirigea dans sa chambre. Elle sortit son pyjama de son armoire, l'enfila et s'allongea dans son lit. Demain elle ira enquêter un peu plus sur les lieux pour voir si le nombre de personne retrouvé n'avait pas augmenté entre temps mais d'abord elle se rendra sur le site internet des informations pour se faire un aperçut sur le nombre de personnes disparus ainsi que leur nom. Après tout, peut être qu'elle reconnaîtrait l'un d'entre eux. Elle éteignit la lumière, ferma les yeux et n'entendit plus que le silence de sa solitude.